

## L'ÉDUCATION AGRICOLE

Rapport présenté par M. J. Masson au 7e Congrès général de l'A. C. J. C., tenu à St-Hyacinthe les 30 juin, 1er et 2 juillet 1916

(Suite)

le cultivateur canadien-français est charmant. Son insouciance n'est qu'apparante. Un anglais l'observait récemment : "Vous prenez vos entreprises à cœur; nous sommes plus froids. Notre manière d'agir s'étend même jusqu'à notre vie privée. Chez vous ordinairement c'est le contraire: les caractéristiques de votre vie de famille: attachement, bonté, dévouement complet, influent sur vos méthodes industrielles ou commerciales nous pouvons ajouter "agricoles". Car, s'il est vrai que votre vie de famille influe sur les efforts qui assurent notre pain quotidien, tel que cet anglais l'affirme, n'est-ce pas sur la ferme que cette influence doit se faire sentir davantage ?

"L'habitant est paresseux!" L'est-il vraiment? N'est-il pas plutôt victime de la richesse du sol qui l'a nourri, lui et ses pères, et qui l'a habitué au "moindre effort"? N'est-ce pas aussi un manque d'initiative qui est survenu ces derniers temps? Car ce n'était assurément pas la paresse ou le manque d'initiative qui amenèrent nos pères au Canada, qui les firent se répandre partout et qui leur assurèrent, ainsi qu'à leurs descendants, tant de vigueur physique, morale et intellectuelle.

Le cultivateur canadien-français est fort; il est faible de l'indifférence des autres.

L'on se plaint qu'il ne sait pas combiner ses efforts. La coopération, par exemple, ne s'impose pas à son esprit ainsi qu'on l'aurait désiré. Que dire alors des Bis, des Corvées, des "messes pour les biens de la terre", toutes formes de coopération essentiellement pratiques? Ne serait-ce pas que, étant mieux organisé, ou moins affecté que les cerveaux urbains,—pardon, MM. de la ville,—celui du cultivateur sent moins le besoin de se jeter sur la première planche de salut qu'on lui tend?

Il ne désire qu'un peu de temps pour y penser quand vous croyez qu'il n'en veut pas du tout. N'est-ce pas heureux vraiment que l'évolution des choses à la campagne se fasse plus lentement qu'à la ville? Mais tout de même il ne faut pas oublier que la coopération fait dans la classe agricole des progrès constants.

A tout bien considérer, il semble nécessaire de perdre une habitude qui dure depuis trop longtemps. Tout en vantant l'agriculture, l'homme des champs, sa vie, ses mœurs, les critiques s'entendaient toujours pour trouver au cultivateur une longue série de défauts. Dans la plupart des cas, ces analystes, ces psychologues, étaient des citoyens, des professionnels. Si parfois quelques cultivateurs s'en mêlaient, la médisance presque toujours prenait la forme d'une flatterie pour... les gens de la ville.

Fils d'Adam, sujets à de multiples erreurs, n'ayant pas encore atteint la perfection, les cultivateurs,—qui le savent,—devront désormais, comme semble, se charger eux-mêmes de leur réclame. Ils ont peut-être raison de

n'être pas satisfaits des services (?) qu'à ce sujet on leur a rendus jusqu'à présent.

Ainsi nous nous appellerons dorénavant: "l'élite de la race", "la classe dirigeante", "l'espoir de la nation", "le cerveau canadien", "le grand facteur économique", "la balance du pouvoir", "le régulateur social" "le rempart de nos trésors nationaux"; à force de le dire nous le penserons et les citoyens finiront par le croire. Qui sait si quelque-une de ces appellations ne se justifiera pas bientôt? Un grand mouvement de progrès se dessine dès maintenant: nous voulons croire qu'il va aller s'accroissant davantage. Et alors, les cultivateurs, profitant de l'expérience des plus avisés, vont avoir des exigences pour la première fois.

Le gouvernement devra passer des lois spéciales. Et, tel qu'il ressort de l'enquête, il se créera des sociétés mutuelles de bienfaisance pour faciliter l'établissement des jeunes gens sur des terres nouvelles; la colonisation raisonnée et pratique; il se trouvera partout des conférenciers à la fois populaires, dévoués et compétents; les publications agricoles, qui iront se multipliant, seront toutes lues, commentées et utilisées (les marchands de tapisserie perdront ainsi des compétiteurs dangereux) les agronomes se répandront partout, et qui sait? chaque comté aura peut-être le sien; les fermes de démonstration seront visitées par chaque cultivateur de leur district au moins deux fois l'année; elles seront plus nombreuses pour répondre à des besoins plus grands. Enfin, notre réputation, accompagnant nos produits, s'étendra jusqu'aux limites de la civilisation. Et nous serons vraiment un peuple de progrès, un peuple riche, un peuple HEUREUX!

Un peuple heureux! Pourquoi? Nous n'aurons rien fait qui nous l'assure. Ce programme est très incomplet. Nous ne nous sommes occupés pour ainsi dire que des remèdes, que des moyens d'éducation dont ont besoin les cultivateurs d'aujourd'hui. Que préparons-nous à ceux de demain? Que faisons-nous des moyens préventifs? De ceux qui rendront les autres complémentaires et qui par la suite les modifieront peut-être complètement?

C'est de l'enseignement qu'il faut s'occuper. Il faut ruraliser l'enseignement. Nous l'avons déjà dit, et nous le ferons. C'est fait déjà en grande partie dans les programmes. Mais nous allons faire mieux. Nous allons exiger qu'une "formation agricole sérieuse" soit donnée aux instituteurs et institutrices.

Puis lorsque une institutrice viendra nous remplacer à l'école auprès de nos enfants, nous aurons pour elle tout le respect et la considération que comporte la confiance dont nous l'honorons. Nous les lui manifesterons de façon pratique. Nous lui procurerons sans lésiner le moyen de vivre convenablement, avec frugalité même, de se loger confortablement, joliment; nous ferons de son école un rendez-vous hebdomadaire ou de quinzaine

où parents et enfants pourront venir causer, fraterniser, s'amuser, se reposer, et vivre de la bonne vie d'autrefois. Ce sera là peut-être un des plus grands facteurs de rénovation agricole: faire de l'école un foyer de rayonnement social catholique et français.

Nous verrons également à ce que l'institutrice exécute son programme sociale en développant le côté agricole. Elle devra s'occuper surtout à former des hommes et des femmes honnêtes, au jugement droit, à la volonté ferme, à l'intelligence ouverte, ayant le sens des proportions et des responsabilités. A cette fin, elle se servira des moyens immédiatement à sa disposition, notamment les éléments des sciences que résument les manuels; elle utilisera les circonstances qui l'environnent, les objets usuels, le jardin, la ferme, la nature enfin, dans ses manifestations les plus sensibles de vie, de beauté et de vérité.

Nos enfants sauront lire et écrire en 6 ou 7 mois: ce résultat est obtenu dans plus d'un endroit. Nous n'ambitionnons pas de former un peuple de littérateurs ou de savants. Nous verrons à ce que nos institutrices s'attachent à enseigner *ce qui importe*. Nous formerons et conserverons par là même un peuple supérieur. Nous aurons un peuple intelligent, laborieux, poli, honnête: "un peuple de gentilshommes".

Nos enfants ignoreront peut-être bien des choses: ils auront reçu une formation adaptée à leurs besoins, qui les aura parfaitement bien préparés à leur vocation. Nous ne demanderons pas plus. Nous ferons plus cependant.

Nous vivrons dans la famille une vie plus intense, plus conforme à nos traditions. La Terre sera la Grande Amie, la consolatrice, le "désennui", la source de notre richesse et de notre bonheur. Jamais nous nous plaindrons de la dureté des temps, de la longueur des travaux, de la monotonie de nos longs hivers, de la vie en générale.

Car nous savons que les temps durs nous épargnent, que nos travaux sont courts et féconds, qu'ils nous donnent l'appétit, la santé et la paix du cœur, que nous y sommes libres enfin; que nos hivers sont une source d'énergie pour nous et de fécondité pour la terre, que la monotonie y est inconnue quand la ferme est bien tenue et exploitée; que c'est pendant l'hiver que nous nous visitons le plus, que notre vie est ensoleillée de la gaieté et du bonheur de nos voisins; que notre vie est idéale, la vraie vie, où seule peut-être de tous les hommes nous vivons, vraiment libres, paisibles, heureux!

Mais le foyer se fait à deux. La femme en est l'ange. Il faut qu'elle soit bonne, il faut qu'elle soit fidèle à ses devoirs d'épouse, de mère, de ménagère; il faut qu'elle les connaisse; il faut qu'elle puisse suivre les progrès de ses enfants à l'école; il faut qu'elle puisse aider sur la "terre"; il faut qu'elle soit toujours aimable et gaie; il faut qu'elle